

Divine lenteur

Claude Beausoleil, *Les passions extérieures*,
Trois-Rivières/Pantin, Écrits des Forges / Le Castor astral, 2002,
200 p., 20 \$.

Antonio D'Alfonso, *Comment ça se passe*, Montréal, le Noroît,
2001, 88 p., 17,95 \$.

François Piazza, *L'exil chronique*, Laval, Trois, 2002, 72 p., 15 \$.

Jocelyne Felx

Number 108, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37586ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

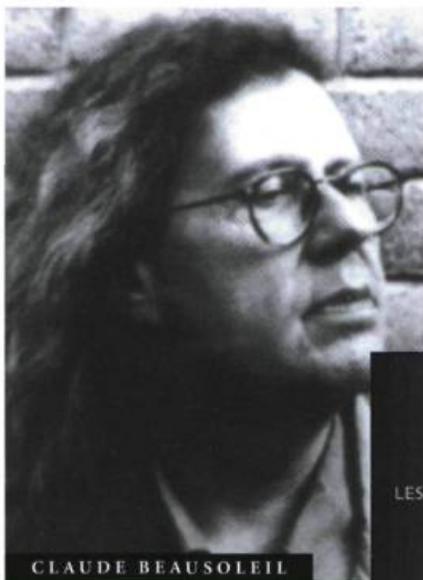
Felx, J. (2002). Review of [Divine lenteur / Claude Beausoleil, *Les passions extérieures*, Trois-Rivières/Pantin, Écrits des Forges / Le Castor astral, 2002, 200 p., 20 \$. / Antonio D'Alfonso, *Comment ça se passe*, Montréal, le Noroît, 2001, 88 p., 17,95 \$. / François Piazza, *L'exil chronique*, Laval, Trois, 2002, 72 p., 15 \$.] *Lettres québécoises*, (108), 33–34.

Divine lenteur

Prolifères, ces poètes dont le regard se tourne vers le monde et qui privilégient l'ininteruption de la pensée.

P O É S I E | JOCELYNE FELX

Pour le poète, le choix entre le vers court ou le vers long n'est pas futile. Ajoutez les accents tonique et syntaxique, les blancs, le signe pausal, la majuscule en début de vers, et voilà déjà le lecteur de poèmes placé devant des détails influençant à son insu la durée et l'intensité de sa lecture. De ces détails minimes résultent en partie des types de lectures. À des degrés divers, ces particularités, grammaticales ou non, servent le texte concis, condensé ou, au contraire, prosaïque et, parfois, redondant. Claude Beausoleil, Antonio D'Alfonso et François Piazza dans leur plus récent recueil développent plus qu'ils ne condensent le propos poétique. Le vers non ponctué de Beausoleil privilégie l'effet parasitaire cher aux poètes romantiques favorisant l'émotion. Le vers prosaïque d'Antonio D'Alfonso tente d'illustrer la réalité politique liée à une vision sociale, familiale et culturelle du monde. La coupe liée à l'accent syntaxique et la présence du signe pausal rendent l'émotion intelligente dans le vers court de François Piazza.



CLAUDE BEAUSOLEIL

Le thème de l'écriture est central dans l'œuvre, et la ville de Paris, dans ce dernier livre, a la connotation méliorative du métier d'écrivain et des consécration littéraires. Les quelques réminiscences de l'enfance ou les vues sur la quotidienneté ne changent rien au fait que le poète apprécie les sociétés dotées d'institutions intellectuelles et les publics de lecteurs connaisseurs. Beausoleil orne ainsi ses pages de dédicaces (Gaston Miron, Bernard Pozier, Clément Marchand, Nicole Brossard, Yolande Villemaire, Denise Boucher, Jean Royer, Herménégilde Chiasson, Gérald LeBlanc, Micheline La France, etc.). Il imagine Paul Morin ou René Dugas, poètes canadiens-français du début du précédent siècle, prendre le thé au Crillon en évoquant *Les éblouissements* d'Anna de Noailles. Il se choisit des lectrices et des lecteurs privilégiés, par amitié, par affinité ou au gré des rencontres. Un fait, tel celui de trouver dans une librairie parisienne un livre de Miron entre des recueils de Neruda et de Mallarmé (signe convenu d'une filiation et d'une consécration), peut lui inspirer un poème pour Jean Royer dans une partie du recueil d'ailleurs dédiée à la veuve de Miron.



Beausoleil parie sur la convivialité et, surtout, sur son culte du poème. D'Évangéline à Nelligan, jusqu'à Miron, en passant par les romantiques français, anglais et canadiens-français des siècles passés, sa parole est un hommage à la poésie à travers souvent les déplacements du poète.

Or, depuis que l'économie mondiale et la détérioration de l'environnement intéressent des poètes du début du XXI^e siècle, la vision exaltée de Beausoleil nous apparaît tout à coup parcellaire parce que paralysée par un rêve. Elle restreint la notion d'universalisme aux cercles des amitiés tous azimuts et aux livres. À une époque où le terme d'écrivain tend à se confondre avec celui de romancier, il ne faut certes pas blâmer Claude Beausoleil de vouloir qu'on s'intéresse aux poètes. L'ennui, c'est que son prosélytisme relègue sa voix exceptionnelle à un art mineur.

L'INVITATION AU VOYAGE

Habité par une grande soif d'exister comme poète, généreux de mots et de dédicaces, Claude Beausoleil dans ses derniers livres demeure fidèle aux thèmes du partage des lectures, des voyages, des rencontres et des rapprochements poétiques entre continents. Son écriture est devenue au fil des années un alliage de l'audace postmoderne et de l'exaltation romantique. Son propos chemine à travers l'évocation d'exils éphémères traversés par la pensée de Montréal et de la neige. Le poète montréalais porte le particulier et le circonstanciel au niveau d'enjeux tels que l'écriture, les amitiés et la mémoire littéraire. Il distille au compte-gouttes la magie d'œuvres moins récentes dont *Grand Hôtel des étrangers* et son magnifique poème « Mémoire de ville » (*Une certaine fin de siècle*, 1983).

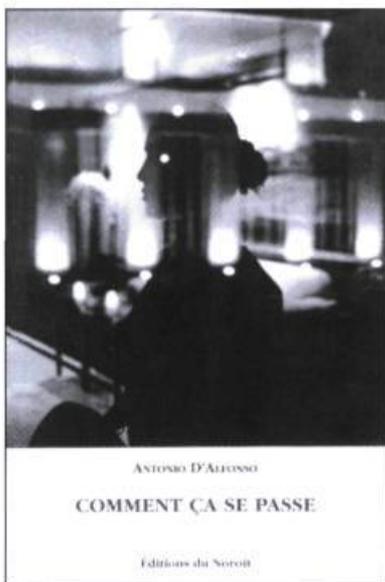
Dès le poème d'ouverture du recueil *Les passions extérieures*, le poète avoue chercher la révélation de l'art dans la rue en commençant chaque jour un poème. Cette idée ne renvoie ni à des considérations populistes ni au désir d'une forme épurée, mais plutôt à la soumission du voyageur à l'instant qui passe. C'est ainsi qu'il faut lire le « sans faute » du début :

*Si chaque jour un poème
naît
les mots de la rue
danseront sans faute
avec au cœur le vent les ombres
et le temps (p. 9)*

LA DURE RÉALITÉ

Il est faux de s'imaginer que le langage de la poésie est un langage naturel. L'écriture, la vraie, ne se contente pas de la vie. L'œuvre poétique se construit à partir d'une inspiration qui est tenue de s'accommoder tant bien que mal d'une série de contraintes et de procédures qui entrent les unes dans les autres comme des poupées russes. Laisser parler son cœur est une illusion. Ces contraintes et procédures ont partie liée avec la versification, aujourd'hui non mesurée, avec les types de vers, courts ou longs, avec la prose, etc. À l'instar de Claude Beausoleil dans *Les passions extérieures*, nombre de poètes délaissent la ponctuation dans leurs poèmes en vers ou en prose. Chez Beausoleil, les vers se regroupent parfois pour suggérer des ballades et des sonnets assujettis toutefois au ton du

journal intime ou du journal de voyage. Pourtant, si le vers libre est devenu un ramasse-tout, quelque chose de son rythme — *une divine lenteur* —, le distingue du rythme de la prose. Ainsi, Beausoleil tente de ralentir davantage son vers en le fragmentant, puis modifie cette pesée au moyen de l'effet parasitaire ou effet stagnant du sens, à la manière des romantiques et des post-romantiques qui, jusqu'à Rimbaud, allègent momentanément leur récit avant d'en reprendre la trame transparente. Or, Antonio D'Alfonso qui ralentit son vers long au moyen de la ponctuation dans *Comment ça se passe*, son dernier recueil, s'en tient plutôt au réalisme.

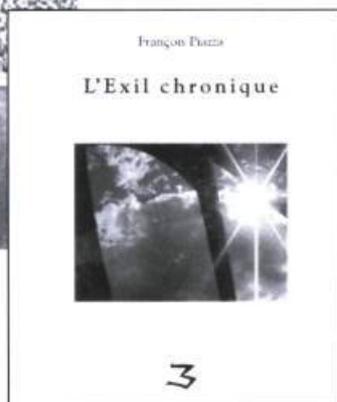
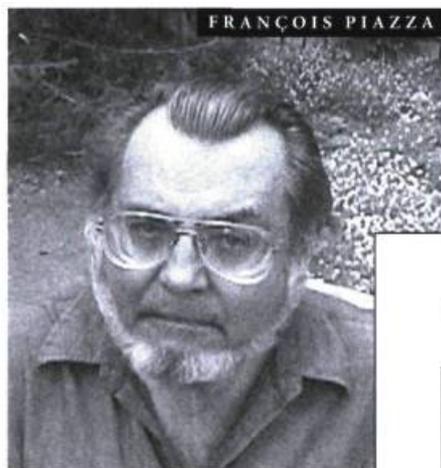


Le poète montréalais d'origine italienne poétise un propos terre-à-terre, non sans l'imprégner de la grande et belle fragilité de l'existence. Loin de sublimer le quotidien, le recueil soulève des questions d'identité, d'économie (le pouvoir de l'argent, la pauvreté, le gagne-pain, la fierté du travail et son humiliation), de liberté et de choix culturel. L'idéal collectif agit comme contrepoint à la vision du quotidien à forte teneur autobiographique. À ce sujet, une grande désillusion traverse le recueil. Des propos incisifs sur les gouvernements apparaissent, çà et là : « Est-ce possible que les partis politiques soient ce qui freine le bien-être pour tous ? » (p. 42) Le poète natif de Montréal s'est récemment exilé, à regret, à Toronto. Lui qui s'efforce de promouvoir les cultures italienne et française dénonce le mépris actuel pour le militantisme culturel. Et ses rêves en pointes et en lames de rébellion sont là pour nous rappeler que les hommes et les femmes occupent une place dans le monde matériel, social et géographique, fondements d'une culture souvent malmenés par les gouvernements.

PARADIS PERDUS

Il est aussi question d'exil dans le recueil de François Piazza. De l'exil comme trope plus que comme itinéraire. En effet, les intitulés des parties suggérant des lieux dissimulent ici une pensée axée davantage sur le temps. Piazza tente de se pénétrer de cette lapalissade : l'ici ne coïncide qu'avec l'ici, et l'existence est subordonnée au temps qui, comme l'écrivait Claudel, « est le sens de la vie ». C'est le temps qui fait voyager à travers la mémoire, l'amour, l'espoir, lui qui n'est

pas un processus réel, mais qui naît de notre rapport avec le monde, avec les événements, avec mille et une « itinérances à travers l'éternité » (p. 52). Le temps passant, les mondes de



l'autrefois, de l'enfance et des luttes sont devenus ceux d'un ailleurs que, tel un analgésique, nous nous remémorons pour apaiser nos tourments et

pour transgresser « les nords du temps et des réels », pour paraphraser un des beaux effets parasites de Beausoleil.

Et c'est ainsi que, dans *L'exil chronique*, le je d'aujourd'hui regarde le je du passé avec les yeux du maintenant. Le poète idéaliste, altruiste, ex-syndicaliste, membre d'un comité de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ) rattaché à la liberté d'expression, évoque à regret nos sociétés sans rêve ni mémoire :

*Au-delà de la mort et de la peur
vous inventez le bonheur
pour ceux qui vous auront oublié
apôtres ou prophètes
On est toujours tout seul (p. 19)*

L'âge oblige à réappropriser le réel et les banalités quotidiennes, à s'accommoder des déceptions et de la démobilité face aux idéaux, non sans humour et sans la sérénité des sages. Et c'est ainsi que le vers bref, fuyant comme le temps, de Piazza devient pensant et méditatif :

*Voir le chemin
Savoir s'y rendre
il s'en est fallu de bien peu
La molle lâcheté, le goût du tout de suite
De ceux qui ne rêvaient plus
Ont fait que ces pays
paradis en puissance
Semblent à jamais perdus (p. 20)*

À PARAÎTRE AUX ÉDITIONS TROIS

MONIQUE BOSCO

Amen
poèmes

DOMINIC GAGNÉ

Fragiles saisons à résoudre
poésie

LOUISE DESCHÈNES

Le berceau des ombres
roman

ANDRÉE DAHAN

La jeune fille au luth
roman

HÉLÈNE MINO

Album d'une voyageuse
récit

LJUBICA MILIĆEVIĆ

Marina et Marina
jeunesse

En vente cet automne chez votre libraire